

Paul MELOT

L'HISTOIRE EXTRAORDINAIRE D'UN LEGS AU VILLAGE DE ROUEZ



Une fondation en héritage

Paul Melot

L'Histoire extraordinaire d'un legs au
village de Rouez

Une fondation en héritage

© Paul Melot, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6613-7

Couverture : Laurence Rouault / LOA LYS - loalys.com

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'est avec beaucoup d'émotions et le besoin profond de partager que j'ai souhaité donner naissance à ce livre. Il retrace une aventure aux allures de conte moderne, dont j'ai été l'un des protagonistes. Cette histoire a marqué – et marque aujourd'hui encore – un pan de ma vie, autant que de celle de la commune de Rouez.

Ce livre est un recueil de souvenirs et le récit d'une histoire extraordinaire, celle du legs de 38,5 millions d'euros de Serge Le Grou à notre village, en 2008. Bien sûr, je retrace cette histoire à travers mon ancienne fonction de maire de cette commune, pendant quatre mandats (de 1995 à 2020), mais aussi et avant tout, à travers le privilège qui m'a été donné de devenir un ami de Serge.

D'un bout à l'autre de cet opuscule, mon cœur court sur chacune de ces lignes. Et comme toute belle aventure humaine, elle oscille entre bonheur et désillusions, entre exaltation et désaveux.

Je veux vous livrer ici toute la profondeur de cette véritable épopée, avec l'authenticité que je dois à la mémoire de Serge Le Grou. En déroulant cette aventure dans son intégralité, je souhaite porter à votre connaissance un chapitre de l'histoire de ce village, qui est aussi celle de tous les habitants de Rouez.

Je ressens ce devoir de mémoire, envers Serge et Andrée Le Grou, et leur geste d'une générosité inouïe.

I

La ferme, l'usine et la mairie

Avant d'entrer dans ce récit, il me paraît important, dans ces premières pages, d'évoquer mon parcours, car il a influencé mes valeurs et a orienté ma vision de la fonction de maire.

Né à Ségrie, non loin de Rouez, en 1951, je suis issu d'une modeste famille d'agriculteurs. Étant le neuvième de onze enfants, je n'ai pas pu poursuivre ma scolarité au-delà du certificat d'études, car il fallait aider mes parents à la ferme, et la tâche était rude. Malgré moi, j'ai donc quitté les bancs de l'école à 14 ans, avec en poche mon certificat d'étude que j'avais passé avec brio, pour devenir ouvrier agricole chez mes parents jusqu'à 20 ans, l'âge du service militaire.

J'ai été élevé durement. Le sens de l'effort était permanent : pas de répit, et ce, avec des conditions de travail difficiles et un matériel plus que rudimentaire. Les chevaux de trait faisaient l'affaire, alors que tous les voisins étaient équipés d'un tracteur. Je les enviais. De 14 à 17 ans, j'ai suivi des cours d'agriculture en alternance. Une journée toutes les deux semaines, je me rendais sur la commune de Juillé, près de Beaumont-sur-Sarthe, à 15 km de la ferme de mes parents, à vélo ou quelques fois à mobylette. Devant le décalage de modernité sur tous les points, il m'était difficile de prendre comme référence l'exploitation de mon père pour faire mes devoirs. Pour éviter les moqueries de mes camarades, je me référais à l'exploitation de nos voisins, plus moderne et en plein développement. J'ai passé des diplômes agricoles, le certificat d'aptitude professionnelle (CAP) et un brevet professionnel (BP).

Pour gagner quelques deniers, j'étais autorisé à faire des remplacements en tant que facteur sur la commune où j'habitais et sur les communes voisines. Cette activité me permettait de travailler en partie le matin, puis de reprendre les travaux de la ferme après la tournée, ce qui arrangeait bien mon père. Je n'aspirais alors qu'à une seule chose, sortir de ce contexte familial qui me rendait très malheureux pour apprendre un métier et découvrir les loisirs et les distractions qu'un jeune homme de mon âge pouvait connaître.

À 20 ans, j'ai intégré la caserne d'Essey-lès-Nancy pour effectuer mes classes, dans l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). À l'issue de ces deux mois, j'ai été muté à Saumur, dans une petite unité. Pendant ces dix mois d'armée, le soir, je travaillais le français et les mathématiques, grâce à des cours par correspondance que j'avais commandés avec l'argent de mes économies. J'éprouvais à l'époque un ardent besoin d'apprendre et de mieux me préparer pour affronter la vie professionnelle.

Ces années de labeur acharné ont forgé en moi une capacité de « résilience ». Je savais, en outre, que le combat serait difficile pour acheter ma liberté, mais la volonté dont je m'étais armé avec les années était plus vive encore.

De retour du service militaire, dans l'exploitation de mes parents, j'étais anéanti. Qu'allais-je faire de ma vie ? quel métier ? J'ai alors suivi une formation accélérée dans la réparation de matériel agricole, mais je ne voulais pas vraiment continuer dans ce domaine. Alors, lorsqu'on m'a proposé d'intégrer l'industrie, comme ouvrier, j'ai foncé

Ainsi, à 22 ans, en 1973, j'ai été embauché à Sillé-le-Guillaume, chez GMT (Groupe Marcel Tabur – INOVAC) comme ouvrier d'usine sur une chaîne de moulage de plastique avec une presse. Je travaillais en trois-huit à l'usine, alternant entre les matinées, les après-midi et les nuits, ce qui me permettait de continuer à aider à la ferme familiale. Un travail difficile et un rythme éreintant, mais je me souviens de ma première paye : 670 francs (102 euros). Pour moi, c'était le jackpot ! Le litre d'essence était alors, en 1973, à 1,69 francs, soit 25 centimes d'euro...

Dans cette même entreprise, à l'âge de 24 ans, grâce à une annonce interne, j'ai postulé pour devenir agent de planning. En 1975, INOVAC avait été racheté par le groupe d'appareillage électrique Legrand. L'entreprise prenait ainsi une autre dimension, pour devenir une multinationale ! De nouvelles opportunités s'ouvraient et je voulais évoluer professionnellement.

Devenir agent de planning, c'était l'opportunité de gérer les stocks et de planifier la production dans un atelier qui comportait une quarantaine de presses à injection plastique. Un nouveau poste intéressant, et en horaire de jour : fini, les trois-huit ! Être sélectionné pour occuper ce poste fut pour moi un soulagement et une victoire vis à vis de mon passé, et de mon père aussi. Désormais, je gagnais seul ma vie. Pour mieux assurer cette fonction, j'ai suivi une formation spécifique. Mon niveau d'études était limité, j'ai donc dû faire

preuve d'une volonté féroce pour réussir les tests, en particulier ceux de mathématiques et de français. Avec ce nouveau diplôme en poche et ce nouveau poste, enfin, j'étais reconnu. Cette reconnaissance a été un déclencheur. J'ai compris que des portes pouvaient s'ouvrir vers un avenir meilleur.

J'ai occupé ce poste d'agent de planning une quinzaine d'années, et je m'y suis vraiment plu. J'avais une volonté constante d'apprendre, toujours, d'évoluer pour avancer vers un avenir plus serein et en découdre avec mon passé.

Par la suite, en décembre 1985, à ma surprise, la direction m'a convoqué pour m'annoncer qu'à partir du premier janvier 1986 je prendrais la fonction de chef d'atelier, gravissant ainsi plusieurs échelons d'un coup : un tournant dans ma vie.

On me confiait un énorme budget et la responsabilité de manager une cinquantaine de personnes. J'ai passé mon brevet d'agent de maîtrise. Ce poste m'a permis de me former aux ressources humaines et au management participatif, de voyager, de prendre l'avion pour la première fois ! Cette nouvelle fonction m'a vivement intéressé et m'a surtout servi plus tard, notamment dans le cadre de mes mandats de maire. J'ai eu beaucoup à apprendre et les chefs d'équipes que je dirigeais désormais étaient toujours soutenant, dans une ambiance solidaire. Le travail se concevait en équipe.

Dans les années 1990, les certifications se mettaient en place – ISO 9001 pour la qualité et ISO 14001 pour l'environnement et la sécurité. Les cabinets d'audit, en entrant en jeu, imposèrent leurs règles. Il fallait désormais entrer dans leurs cases... Et l'autodidacte que j'étais ne convenait pas dans cette nouvelle donne.

En 2000, j'ai donc été écarté de mon poste de chef d'atelier, après 15 ans de bons et loyaux services !

Il a alors fallu se reconverter. La direction de l'entreprise m'a proposé d'intégrer le service « sécurité et condition de travail », chose que j'ai acceptée. À nouveau, des semaines de formation m'ont été nécessaires pour assumer cette nouvelle fonction. J'ai donc terminé ma carrière ainsi, et ce fut une très belle expérience.

Mon parcours chez Legrand a été pour moi un véritable tremplin. Il m'a permis de reprendre confiance en moi et de vivre une belle aventure technique et humaine.

En mai 2008, je pouvais faire valoir mes droits à la retraite, j'ai décidé de le faire et de partir à 57 ans pour me consacrer à plein temps à ma fonction d'édile et au considérable travail qu'impliquait la gestion du legs de Serge Le Grou,

depuis son décès, le 10 décembre 2007.

Mon histoire avec la commune de Rouez a commencé au début des années 1980, lorsque je suis arrivé au village grâce à mon épouse, originaire de cette commune. Je me suis d'abord engagé bénévolement en tant que président de la cantine scolaire, puis comme membre du comité des fêtes. La commune souffrait alors des répercussions de la fermeture de la laiterie Besnier (actuel groupe Lactalis), qui avait transféré ses activités en Mayenne en 1987. Cette laiterie était présente sur la commune depuis 66 ans. Sa fermeture a été un coup dur pour les habitants, un traumatisme humain et financier. Il a fallu que Rouez apprenne à vivre autrement. La situation financière du village était très préoccupante et les défis à relever, colossaux. La laiterie employait 90 salariés et finançait, à elle seule, un tiers des recettes communales par la taxe professionnelle. Les commerces et l'école s'étaient, par ricochet, retrouvés appauvris à la suite du départ de certaines familles, conséquence de cette délocalisation.

J'ai alors ressenti le besoin de m'engager davantage et de m'investir pour les autres.

C'est ainsi que je me suis présenté au conseil municipal en 1989, et que j'ai été élu. 6 ans plus tard, en 1995, je suis devenu maire de Rouez, sans étiquette politique. En tant que maire, je ne voyais pas l'intérêt de défendre un parti. À mes yeux, ce qui compte, c'est l'intérêt collectif, celui des administrés et du bien commun, et non les ambitions carriéristes.

II

Serge et Andrée Le Grou

Serge Le Grou s'est éteint à l'âge de 93 ans, le 10 décembre 2007. C'était un personnage – au sens noble du terme – charismatique et néanmoins contesté. Agriculteur rouézien quand, chaque mois, il quittait la capitale, il troquait alors les courtisans parisiens contre la sérénité de sa belle demeure provinciale et le hennissement des chevaux de course de son haras.

Il n'est pas aisé de dépeindre avec sagacité ce businessman, qui, paradoxalement, se tenait plutôt à l'écart. Il était surnommé « le Parisien » au village. Ce qualificatif englobait l'autorité et l'antipathie qu'il inspirait, si l'on se fiait seulement aux apparences...

Je souhaiterais aujourd'hui vous parler de Serge Le Grou, au-delà de ses apparences, avec ses nuances, sa singularité et ses contradictions ; vous présenter aussi le sens qu'il a donné à son geste en léguant sa fortune à la commune. Si je me permets de me livrer à cet exercice, c'est parce que j'ai eu le plaisir de le côtoyer durant de nombreuses années.

M. et Mme Le Grou



Mes connaissances sur son enfance sont assez ténues. Il est né et a grandi à Tennie, une commune voisine, dans l'ancienne mairie, élevé comme enfant unique par une préceptrice anglaise. Il était donc bilingue. Il n'a pas souffert du fait de ne pas aller à l'école. Des amis de Serge évoquent avec joie les moments passés avec lui à Cannes, « le paradis », me racontent-ils. « Serge aimait se faire remarquer à bord de son gros bateau en prenant les vagues à l'envers. »

Quant aux parents de Serge, ils avaient la réputation d'être gentils et menaient une vie aisée : plusieurs propriétés, un chauffeur... Denise, sa mère, ne travaillait pas et Gaston, son père, était licencié en droit et ancien greffier. Un Rouézien se souvient de lui comme un aristocrate élégant, à la moustache blanche et à la canne au pommeau ciselé, vêtu d'un pantalon gris et d'une veste en daim. Mais Gaston Le Grou avait été dans sa vie un fêtard et un joueur invétéré !

Peut-être Serge Le Grou, à travers son incroyable réussite, a-t-il voulu, consciemment ou inconsciemment, redorer le blason familial quelque peu terni par son père.

Au début de mon premier mandat de maire, j'ignorais beaucoup de choses sur Serge. Mais certains bruits étaient venus jusqu'à moi, disant qu'il souhaitait léguer des biens à la commune.

Christian Naveau, son ami de longue date, agriculteur et producteur de lait, connaissait très bien Serge Le Grou. Ce dernier avait régulièrement besoin de sable pour son haras, et Christian lui fournissait gracieusement celui provenant de la carrière de son exploitation. Serge Le Grou avait, par conséquent, vu en Christian une personne sincère et désintéressée, raison pour laquelle il en avait fait son homme de confiance à Rouez.

Monsieur Le Grou l'appelait de Paris plusieurs fois par semaine pour venir aux nouvelles agricoles, prendre la température du pays, lui parler de son dernier investissement ou de sa nouvelle Bentley. Il évoquait aussi des anecdotes cocasses sur le gotha parisien qu'il fréquentait. Il avait une sainte horreur des mondanités et se plaisait à les railler.

Serge pouvait également l'appeler tard le soir, ou le dimanche, pour lui demander quelque service sur l'une de ses fermes de Tennie ou de Bernay-en-Champagne.

Christian était son trait d'union entre Rouez et la capitale, ce que j'ai également eu le privilège d'être, quelques années plus tard...